1/4/4

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE
I
4
4
5
RACCOLTA NENCINI

Ex Libris Joannis Nencini
1870

G. Venetus
1554

Digitized by Google

E. TORRE.

ŒUVRES CHOISIES

DE GAVARNI.

Digitized by Google

TYPOGRAPHIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
rue d'Erfurth, 1.
— Papeterie du Marais et de Sainte-Marie. —

Digitized by Google

ŒUVRES CHOISIES

DE GAVARNI

Revues, corrigées et nouvellement classées par l'Auteur.

— ÉTUDES DE MŒURS CONTEMPORAINES. —

LES ENFANTS TERRIBLES.

— TRADUCTIONS EN LANGUE VULGAIRE. —

LES LORETTES. — LES ACTRICES.

AVEC DES NOTICES EN TÊTE DE CHAQUE SERIE,

PAR MM. THÉOPHILE GAUTHIER & LAURENT-JAN

PARIS — 1846

PUBLIÉ PAR J. HETZEL,

RUE RICHELIEU, 76. — RUE BERGÈRE, 10.

GAVARNI.

Il y a dans ce temps-ci un énorme gaspillage de talent : des esprits moroses cherchent querelle à ce sujet aux écrivains et aux artistes, bien à tort, selon nous, car nul ne peut produire son génie ou son esprit en dehors des conditions de son époque.

Jamais l'on n'a autant exigé de l'homme et de la matière qu'aujourd'hui. Le cerveau est chauffé aussi fort que la locomotive ; il faut que la main coure sur le papier comme le wagon sur le rail-way. Le rêve du siècle est la rapidité. Pour acquérir un nom maintenant, il faut travailler vite, beaucoup et sans relâche, et très-bien, car le public devient de plus en plus exigeant et difficile.

Ce que Gavarni a jeté çà et là dans les journaux, dans les livres, dans les publications illustrées, dans les revues, d'esprit écrit et dessiné, est vraiment prodigieux. Son œuvre complète, si quelque infatigable collectionneur parvenait à la réunir, formerait déjà plus de trente volumes in-folio. Malheureusement, ces petits chefs-d'œuvre faits sans prétention, comme tous les chefs-d'œuvre, le vent de la publicité, en soufflant dessus, les a éparpillés aux quatre points de l'horizon : qui ne serait charmé d'avoir dans son portefeuille : *les Lorettes*, *la Vie de jeune homme*, *les Etudiants*, *le Carnaval*, *les Débardeurs*, *les Actrices*, *les Fourberies des femmes*, *les Enfants terribles*, *Paris le matin*, *Paris le soir*, etc., c'est-à-dire, l'existence parisienne comprise à fond par un philosophe, et rendue par un artiste ?

On se plaint de ce que le dix-neuvième siècle ne possède pas d'auteur comique. Qu'est-ce donc que Gavarni ? N'a-t-il pas, ce qui est le plus rare de tous les talents, saisi le côté piquant, burlesque et singulier des mœurs de son temps ! — Trouver des types dans les figures que l'on coudoie chaque jour, démêler les aspects saillants de physionomies que l'habitude de les voir rend vulgaires exige un esprit fin prime-sautier ; un talent original peut seul en venir à bout. — En général, les poètes et les artistes sont presbytes ; c'est-à-dire qu'ils n'aperçoivent nettement que les objets placés à une grande distance ; leur vue n'est distincte que pour le passé. Tel écrivain, parfaitement au courant des affaires intimes de Périclès, ignore le nom des principaux souverains régnants ; tel artiste qui sait au juste le nombre de perles du collier de Phrynée, ne s'est jamais douté de la façon dont se coiffe une Parisienne. Nous ne les méprisons pas pour cela ; mais, par un don rare et précieux, Gavarni voit ce qui est près de lui, ce que nous rencontrons dans la vie ordinaire, au théâtre, aux promenades, partout.

Gavarni, disent les pédants, n'est qu'un caricaturiste, un faiseur de croquis plus ou moins frivoles qu'on peut feuilleter pour s'amuser, mais qui n'ont rien de com-

Digitized by Google

nuu avec l'art. — Les pedants se trompent, — Gavarni est un artiste du plus haut titre et du meilleur aloi. — L'antiquité et la tradition n'ont rien à revendiquer dans son talent; il est completement, exclusivement moderne. Ni Athènes ni Rome n'existent pour lui : — c'est un tort aux yeux de quelques-uns, c'est une qualité pour nous. Combien voilà-t-il de siecles que l'on copie ton profil, ô Vénus! et ton nez, ô Jupiter Olympien? — Pourtant nous avons, nous aussi, des profils et des nez qui attendent leur tour. N'a-t-on pas suffisamment ajusté de draperies que personne n'a jamais portées peut-être pour arriver enfin à l'habit que tout le monde porte? Pourquoi s'obstiner à faire le portrait de femmes mortes il y a deux mille ans, lorsque tant de gracieux et de charmants visages s'encadrent dans des auréoles de satin ou de soie, lorsque tant de fines tailles se cambrent sous le mantelet de dentelle ou le châle de cachemire? Nous n'allons pas prendre pour nos fiancées ou nos maîtresses des statues déterrées des fouilles; celles que nous aimons, celles qui troublent notre vie, qui font nos peines et nos plaisirs, peuvent bien, ce nous semble, fournir la matière d'un dessin. — Paris, pour n'être pas en ruines depuis quelques mille ans, a cependant son charme, et ce qu'il trouve élégant mérite bien d'avoir un peintre.

La religion, les habitudes, les mœurs, les costumes, ont nécessairement modifié les types humains, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Nous n'avons ni les mêmes crânes, ni les mêmes poitrines, ni les mêmes bras, ni les mêmes pieds que les Grecs, qui suivaient une hygiène différente de la nôtre, et donnaient à la beauté physique de l'homme des soins que nous réservons pour les chevaux. C'est fâcheux, mais cela est. Il faut donc en prendre son parti; et puisque l'humanité semble avoir abandonné sans retour la chlamyde et le cothurne, il faut bien accepter le paletot et la botte; il n'y a plus que les Hercules forains qui aient les pectoraux de l'Achille ou du Méléagre. Qu'un homme représente donc avec des épaules étroites, des tailles étranglées, des jambes longues et de grosses têtes, puisque nous sommes ainsi. — Peut-être est-ce une beauté : tout est affaire de convention. — Gavarni, envoyant au diable les poncifs académiques, a bravement dessiné le Parisien tel qu'il est; dans les pantalons de 1845, il a mis les jambes de 1815 et non celles de Germanicus. Ce torse grêle, si bien indiqué en quelques coups de crayon, sous un gilet à la mode, vous l'avez vu à l'école de natation bleui par le saisissement de l'eau; c'est le vôtre ou celui de votre ami. — Vous ne trouverez chez notre artiste ni pose de modèle, ni attitude de statue, ni réminiscence de tableau, ni souvenir d'école. Il ne sort ni de son temps ni de son pays. C'est bien ainsi que les Parisiens se saluent, s'abordent, se donnent la main, allument leur cigare, portent leur binocle et déclarent leur amour. Les Athéniens en agissaient peut-être autrement : Gavarni n'a pas fait de recherches pour le savoir; ou s'il l'a su, il l'a oublié avec soin. N'allez pas croire pour cela que Gavarni soit incorrect ou disgracieux; non; tous ses bons hommes *portent* parfaitement; leurs bras s'emmanchent bien; leurs têtes s'agrafent aux épaules; ils existent toujours anatomiquement; leurs extrémités sont indiquées avec finesse et vérité, et leur tournure, quoique moderne, a cette décision et cette franchise qui caractérisent les maîtres. car Gavarni est un maître, si l'es-

prit de la composition, la sincérité du dessin, la verve du faire font gagner ce titre.

Nul dessinateur n'est plus original : vous ne lui trouvez aucun antécédent. Il est né comme un champignon, entre les fentes du pavé de Paris. — Goya seul pourrait offrir quelque analogie, et encore, chez le peintre espagnol, le fanatique domine tellement, que la comparaison cloche par un côté : dans les *caprichos*, le noir et le blanc jouent un très-grand rôle ; les sorcières et les monstres du sabbat se mêlent trop souvent aux hidalgos et aux maoolas. Barabona fait invasion sur le Prado, et vous êtes surpris de voir une griffe sortir d'une manchette de dentelle, et un pied fourchu frétiller sous une basquine.

Gavarni est fantasque, mais non fantastique, ce qui est bien différent ; quoique son crayon soit d'une légèreté extraordinaire, il s'astreint à la réalité ; tous les détails indiqués, même par le trait le plus fugitif, sont justes et vrais ; nos divans, nos fauteuils, nos chapeaux ont bien cette forme ; sur la cheminée de la lorette, Gavarni ne mettra pas la pendule d'un bourgeois, et ainsi de suite.

Il connaît parfaitement les modes ; — c'est lui qui les fait ; — et ses personnages ont toujours la toilette qui convient. Non-seulement c'est la robe, mais c'est la tournure, chose toujours oubliée par les simples dessinateurs de costumes, qui ne travaillent que pour les couturières. Goya, qui seul nous donne l'idée de l'Espagne sous les rois absolus, de l'Espagne avec l'inquisition, les moines, les toreros, les aficionados, les contrebandiers, les maoolas et les duchesses, est plus négligé, plus confus ; ses larges demi-teintes à la Rembrandt noient plus d'un détail caractéristique que l'on voudrait retrouver. Pourtant, Goya et Gavarni ont fait tous deux le même travail pour leur temps et leur pays. Ils ont fixé les mœurs bizarres, les types tranchés qui vont bientôt s'effacer sous le badigeonnage constitutionnel : dans vingt-cinq ans, ce sera par Gavarni qu'on apprendra l'existence des duchesses de la rue du Helder, des lorettes, des débardeurs, des étudiants ; tout ce joyeux monde de la Bohême aura disparu devant les mœurs anglo-américaines qui tendent à nous envahir ; un pressentiment dont il ne s'est peut-être pas rendu compte, l'a porté à croquer ces vives et spirituelles physionomies qui ne reparaîtront plus, et qui auront bientôt, dans son œuvre, une aussi haute valeur historique que les hiéroglyphes égyptiens. Cette ardente et folle génération, éclose en 1830, aura eu son historien plus prévoyant que les artistes d'Égypte. Pour que le sens de ses dessins ne se perdît pas, Gavarni a eu soin de jeter en caractères phonétiques quelques mots au bas de ses croquis. Il a fait lui-même la légende de ses médailles ; chacune de ces inscriptions est un vaudeville, une comédie, un roman de mœurs dans la meilleure acception du mot. Il s'y révèle une incroyable connaissance du cœur humain ; Molière n'aurait pas mieux dit ; le moraliste reste rêveur toute une journée devant une de ces légendes d'une effrayante profondeur ; l'on ne sait le plus souvent si c'est la phrase qui illustre le dessin ou le dessin qui illustre la phrase ; mais ils sont inséparables : ce singulier phénomène du peintre à qui le geste, la physionomie, l'accent des personnages ne suffisent pas, et qui écrit le mot à côté de la bouche, se représente dans les temps de naïveté ou de complication extrêmes.

Ne vous imaginez pas là-dessus que Gavarni soit un moraliste à la façon d'Hogarth, et qu'il vous raconte dans une suite d'estampes progressives les inconvénients des sept péchés capitaux ; il ne prêche pas, il raconte ; chez lui, point d'indignation, point d'emphase déclamatoire ; il prend le monde tel qu'il est, et ne croit pas le salut de l'humanité compromis parce qu'un débardeur désespère un garde municipal, et qu'une lorette fait une grande consommation d'Arthurs au temps de carnaval. Il sait que le mercredi des cendres arrivera, que les Arthurs prendront du ventre, et que les lorettes porteront des châles de tartan. Il n'y a pas de quoi se poser en Jérémie.

Ce qui fait de Gavarni un homme à part, c'est que l'improvisation ne nuit en rien chez lui aux véritables exigences de l'art. — Malgré son apparence frivole, il est plus sérieux au fond que bien des peintres d'histoire ; il ne se redit jamais, et, dans ses innombrables dessins, vous ne retrouveriez peut-être pas deux figures pareilles. — Une étude perpétuelle de la nature lui permet de varier incessamment ses types.

Comme il a compris la Parisienne ! Comme ce sont bien là ses airs de tête, ses façons de porter les mains, ses ondulations de hanches, sa démarche, son geste, son regard. Ces jolis museaux si fins, si éveillés, si espiègles, d'une irrégularité si piquante, d'un chiffonné si gracieux ; ces yeux, qui ne sont pas brûlants comme ceux de l'Espagnole, ni rêveurs comme ceux de l'Allemande, mais qui disent tout ce qu'ils veulent ; ce sourire demi-moqueur dans lequel Victor Hugo a trouvé la petite moue d'Esméralda ; ces mentons d'ivoire ; ces nuques blondes où les cheveux follets se tordent en accroche-cœurs ; ce teint de camélia qui a passé la nuit au bal ; cette fraîcheur fatiguée et délicate, qui les a exprimés, si ce n'est Gavarni ?

Eh bien, ces charmantes esquisses, ces délicieux croquis étaient dispersés dans tous les coins du monde. L'artiste insouciant, qui pense toujours au dessin qu'il va faire, et jamais à celui qu'il a fait, ne s'était pas donné la peine de réunir son œuvre. Cette peine, un libraire, homme d'esprit — il y en a — a eu l'idée de la prendre pour lui. Un choix a été fait dans les quinze ou vingt séries que contient l'œuvre de l'artiste. — Choix judicieux à coup sûr, et où rien d'essentiel n'aura été oublié, car il a été fait contradictoirement par quelques amis de Gavarni et par Gavarni lui-même. Le difficile, on le croira, n'a pas été de chercher, mais de rejeter.

C'est en voyant réunis tous ces petits chefs-d'œuvre, qu'on en comprendra la valeur, et qu'on sentira en un mot que ce qu'on a sous la main, c'est bien un livre, un livre plein d'idées et plein de faits, et non pas un vain recueil d'images.

Ajoutez à tout cela que la présente édition est revue, corrigée, dessinée entièrement à nouveau, augmentée en quelques parties, modifiée et épurée en quelques autres par l'auteur ; qu'elle est enfin gravée par nos meilleurs artistes, et améliorée de tout ce qui fait la supériorité de la reproduction par la gravure sur la reproduction toujours molle et insuffisante de la lithographie

Théophile GAUTIER.

Digitized by Google

GAVARNI.

ŒUVRES CHOISIES

LES

ENFANTS TERRIBLES.

J. HETZEL.

1845

Digitized by Google

LES ENFANTS TERRIBLES.

Les poëtes et les peintres, ces menteurs involontaires, ont prodigieusement flatté les enfants; ils les ont représentés comme de petits chérubins qui ont laissé leurs ailes dans les cieux, comme des âmes de lait et de crème que le contact du monde n'a pas encore fait tourner à l'aigre. Victor Hugo, entre autres, a fait sur eux une foule de vers adorables, où les métaphores gracieuses sont épuisées : ce sont des fleurs à peine épanouies où ne bourdonne nulle abeille au dard venimeux ; des yeux ingénus où le bleu d'en haut se réfléchit sans nuage ; des lèvres de cerise que l'on voudrait manger, et qui ne connaissent pas le mensonge ; des cheveux palpitants, soie lumineuse et blonde que soulève le souffle de l'ange gardien, ou la respiration contenue de la mère penchée avec amour, — tout ce qu'on peut imaginer de coquettement tendre et de paternellement anacréontique !

Quelle peau de camélia, de papier de riz, quel teint de cœur de clochette s'ouvrant dans la rosée, les peintres, et surtout Lawrence, ont donné à l'enfance! Quel regard intelligent déjà dans sa moite profondeur, dans son étonnement lustré ! quel frais sourire errant comme le reflet d'une source sur une fleur, sur cette bouche qu'on croirait faite de pulpe de framboise ! Quel charmant embonpoint troué de fossettes ! quelles épaules grassouillettes, frissonnantes de luisants satinés! quels pieds mignons à désespérer Tom Pouce, non celui qui se montre et qui vit sur nos théâtres, pour de l'argent, mais l'aérien, l'imperceptible, l'impalpable Tom Pouce, dont Stahl nous a raconté la merveilleuse histoire.

Ah! peintres et poëtes, ce que vous en faites est pour flatter les mères; mais vous n'en êtes pas moins des imposteurs fieffés ; vous peignez les enfants tels qu'ils devraient être, et non pas comme ils sont. Vos enfants sont des enfants de keepsake, bons pour regarder la mer du haut d'une roche, comme le jeune Lambton, ou pour figurer sur le devant d'une calèche entre

une gouvernante anglaise et un King's-Charles.—Vous avez créé une enfance de convention qui n'a aucun rapport avec le montant pur sang. Par vos récits et vos peintures, vous induisez frauduleusement les gens en paternité, ce qui est un délit que le code a oublié de punir. Mais à quoi pense le code !

Par malheur, l'enfant réel ne ressemble guère à tous ces portraits de fantaisie : c'est un simple bimane à grosse tête, à bedaine proéminente, à membres grêles, à genoux cagneux, qui lèche les rognures de sa tartine, fourre ses doigts dans son nez, et bien souvent, vu la rigueur de la saison, fait de sa langue ou de son coude un mouchoir, comme le gamin moyen âge dont il est question dans Notre-Dame de Paris.

Un homme d'esprit, nous ne disons pas son nom de peur de lui nuire, à qui une femme demandait s'il aimait les enfants, répondit : « Oh oui! madame, beaucoup : — à huit heures du soir, — parce qu'on les couche ; — ou quand ils sont très-méchants, — parce qu'on les emporte. »

Quel trouble, quel désordre, jettent dans un intérieur ces démons baptisés! avec eux plus de rêverie, plus de travail, plus de conversation possible. Ils choisissent le moment où vous cherchez une rime à *oule* pour exécuter leur plus stridente fanfare de trompette en fer-blanc ; ils battent du tambour, juste quand vous alliez trouver la solution de votre problème ; ils égratignent vos meubles, et prennent, à écouter le bruit que font en tombant les porcelaines de la Chine et du Japon, le même plaisir que les singes dont ils sont une famille non encore classée. Si vous avez un beau portrait de femme auquel vous teniez beaucoup, ils n'ont rien de plus pressé que d'y dessiner des moustaches avec du cirage ; pour faire une galiote en papier, ils sauront bien trouver au fond de votre tiroir le titre d'où le gain de votre procès dépend ; et malgré votre surveillance, ils finissent par accrocher une casserole à la queue de votre chat ou de votre épagneul favori.

Mais ce ne sont là que de faibles inconvénients. Les enfants sont nos espions, nos ennemis, nos dénonciateurs ; ils nous observent d'un œil inquiet, furtif et jaloux, ils ne cherchent qu'à nous prendre en faute ; ils nous haïssent de toute la haine du domestique pour le maître, du petit pour le grand, de l'animal pour le cornac. Ils nous rendent en trahisons, en avanies de toutes sortes, les leçons de grammaire et de civilité puérile et honnête que

nous leur faisons subir. Gavarni, ce profond philosophe, a le premier constaté ce penchant dans sa série de dessins *les Enfants terribles*, le plus éloquent plaidoyer qu'on ait jamais fait en faveur du célibat. En feuilletant ces tableaux d'une vérité si grande, on se sent des envies de laisser finir le monde! car ils n'épargnent rien, ces monstres, avec leur candeur sournoise et leur naïveté machiavélique : ils trahissent la mère et l'amant, le père et la maîtresse, le domestique et l'ami; leur cruauté tenace s'en prend à tout. Les secrets du boudoir, du cabinet de toilette et de la cuisine, rien n'est sacré pour eux. — Ils découvrent à l'amoureux désenchanté les mensonges entonneux du corsage de madame ; ils apportent en plein salon le casque à mèche de monsieur. Chaque visiteur apprend par leur entremise le mot désobligeant qui a été dit sur lui. — A celui-ci, l'enfant terrible demande pourquoi il a des yeux comme des lanternes de cabriolet ; à celui-là, pourquoi on n'a pas tiré de feu d'artifice à sa naissance. Que de catastrophes, que de duels, que de séparations ont amenés ces bandits en jaquette et en pantalon à la matelote, par leurs révélations inattendues, par leurs caquets scélérats ! Et le mal qu'ils font, ils en ont la conscience, quoi qu'on en dise; leur air bête n'est qu'un masque. — Les enfants sont féroces par caractère : ils se plaisent à faire le mal, à plumer des oiseaux vifs, à causer des scènes et des querelles ; car jamais ils ne rapportent une chose indifférente, c'est toujours la phrase dangereuse qu'ils vont redire tout en se balançant sur les genoux de la victime. Ouf! quelle tirade, quel dithyrambe ! mais ne nous laissons pas aller par réaction à un paradoxe inverse. Certes, les enfants ne sont pas des anges, mais ce ne sont pas non plus des diables. Il n'y a qu'à les débarbouiller souvent et à les fouetter quelquefois pour en faire de petits êtres fort gentils, fort mignons et fort poupins, très-dignes d'être trouvés charmants par d'autres même que par leurs mères

THÉOPHILE GAUTIER.

— Petit Chérubin, j'ai apporté du bonbon pour vous; je vous le donnerai quand je m'en irai.

— Eh bien! Mosieu, donne-le-moi tout de suite et puis va-t'en.

Digitized by Google

Qu'est-ce donc qui l'a inventée la poudre, Monsieur? .. que papa dit que ce n'est pas vous.

Digitized by Google

Ma tante Amélie le dit que t'es bien gentil, mais que c'est dommage que t'es trop bête...

Maman, c'est Mosieu... tu sais? ce M'sieu qui a ce nez....

Digitized by Google

N'est-ce pas, mère, que c'est bien vilain de dire : Vous m'embêtez ? Eh bien, ma bonne a dit tout à l'heure à mon papa : Vous m'embêtez... ah ! mais oui !

Digitized by Google

Digitized by Google

Ma bonne bisque, va, M'man, de se lever comme ça de bonne heure, depuis que t'es revenue.... Dame! quand tu étais à Arpajon, Amanda mangeait toujours son café dans son lit.... c'était papa qui ouvrait au laitier, le matin, et qui allumait le feu.... Ah! mais il était joliment sucré le café!...

Digitized by Google

... Monsieur Albert? c'est un monsieur du Jardin des Plantes, qui vient tous les jours pour faire l'explication des bêtes à maman : un grand qui a des moustaches que tu ne connais pas. Il n'est venu aujourd'hui qu'après qu'on a eu fermé les singes... tu sais comme est maman? elle l'a joliment arrangé, va!..... Oh! comme tu n'en as presque plus sur le dessus, des cheveux, papa.

Par Gavarni Gravé par Geruzez

N'est-ce pas, maman, que le petit peigne à moustaches que Cornélie a trouvé ce matin dans ta chambre, c'est pour moi?

Par Gavarni Gravé par Loiseau

Digitized by Google

— Le spectacle, était-ce bien ? et a-t-il été raisonnable, Lolo?

— Lolo ! ne m'en parle pas... Je dis en entrant : « C'est un enfant de six ans et demi. » Voilà-t-il pas que mosieu s'en va : « Mon papa, j'ai sept ans passés, je ne suis plus un enfant... » Désagréable moutard ! Il m'a fallu payer place entière

N'est-ce pas, mosieu Prud'homme, qu'il ne faut pas mettre un H à omelette ? là ! vois-tu, m'man !

Monsieu Belassis, mon j'ai pas des jambes en manches de veste.

Digitized by Google

C'est vous qu'êtes le grand sec qui vient toujours pour dîner?.. Monsieur, papa n'y est pas

Digitized by Google

Grand Papa sa fiché de petite Maman, parce que petite Maman s'est fait des tétais avec du coton, na!

Par Gavarni Gravé par Drolot

Digitized by Google

Quand Maman aime bien petit Papa, elle appelle petit Papa, « mi Nunche. »

Digitized by Google

Je le dirai!... que t'as encore pris dans le petit pot, du rouge que Maman se met

Digitized by Google

Mère! est-ce que c'est le crevé de ce matin que t'as dit que ça serait toujours assez bon pour lui?

Mais pourquoi donc monsieur Bachu, que tu viens toujours embêter papa, comme ça, pour ta mécanique.

Par Gavarni.

Gravé par Lavoyer

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

Maman! maman! ce Monsieur du Luxembourg, que tu as dit (tu sais bien) que c'était un grand ami de papa! . . il n'a pas salué!. ... Ah! par exemple, en voilà un malhonnête!

Tu ne sais pas, petit papa? .... cet animal de Maurice, il n'a fait que faire pleurer maman..... qu'est-ce que ça lui fait, à lui, que tu invites monsieur d'Albert à dîner? tiens!

Digitized by Google

Si tu touches encore à la bouteille du vin muscat, tu seras bien attrapée, parce que papa a fait une marque au bouchon et une marque au goulot.

Digitized by Google

— Houp! houp! papa... Ah! mais tu ne fais pas si bien le cheval que Janisset, dame!

— Qu'est-ce que Janisset? un de tes petits camarades?

— Tu es farce! papa.... Janisset, il est un officier des soldats du roi, qui venait tous les jours, tous les jours, tous les jours ici, pendant que tu n'y as pas été!.... Houp! houp!.. Et quand il est parti pour l'armée des Bédouins.... houp! houp! maman a joliment pleuré. . Houp!.. Ah! comme il faisait bien le cheval, celui-là!....

Papa, empêche donc Françoise de se moquer toujours de moi, parce que je lui dis que M. Ward a montré l'anglais à maman !

Digitized by Google

Digitized by Google

Ils t'ont dit de jouer tant que tu voudras dans la salle à manger ? et ta mère t'a donné.... quatre sous !.... malheureux !....

La canne que Papa a trouvée dans l'armoire de Maman, le jour qu'il était si en colère, elle était bien plus belle que ça !

Digitized by Google

Cette madame de Lvusaint est-elle bête! puisque je suis Charles Dubourg et que tu es mon papa, tu ne pourrais pas t'appeler Georges Dandin.

Est-ce que c'est vrai, Mosieu d'Aiby, que tu couperais des hards en quatre?.... Sapristi!.... comment donc que tu peux faire?

Digitized by Google

Digitized by Google

— Voyons! faites attention·

Que doit-on faire lorsqu'on a péché?

— Quand on a péché?.. Quand on a péché, tiens! on revient à la Maison Blanche, avec tous les barbillons dans un panier, et ma bonne les mange avec Landerneau : (c'est un grand soldat qui a des bâtons blancs sur la manche).. Moi j'en mange aussi, tiens!

La rose que vous avez donnée à maman ?... Ah? oui, oui !... que vous avez manqué de vous casser le cou pour l'avoir ?... Eh bien ! mon cousin Anatole l'a mise à la queue de Jacobin, l'âne à Matthieu... Maman a joliment ri !... Est-ce que vous en avez encore des noisettes ?

Digitized by Google

Maman dit que vous savez tous les secrets de Polichinelle, Mosieu d'Alby : qu'est-ce qui peut donc lui avoir abîmé le nez comme ça .. dites?

Digitized by Google

Maman a écrit à mosieu Prosper, et papa a vu la lettre... Oh! il était joliment en colère, papa!... parce que maman avait fait une faute.

Ma tante Aurélie qui disait l'autre jour à maman qu'elle t'en ferait voir des grises, si tu devienS son mari.. .. (Papa l'a fait taire.....) Des grises, quoi donc? dis.

Digitized by Google

J'ai assez vu mon Cousin, moi, m'man, viens tu t'en?

Par Gavarni Gravé par Tamisier

Digitized by Google

..... Un petit de la pension qui disait que t'étais renégat : j'y ai tchu des gifles ...
N'est-ce pas, père, que t'es catholique?

Digitized by Google

Dis donc, Moreux,... dis donc, Moreux... de quoi donc que madame Moreux te fait porter?

Digitized by Google

— Petit amour, comment s'appelle madame votre maman?
— Maman n'est pas une dame, monsieur : c'est une demoiselle.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

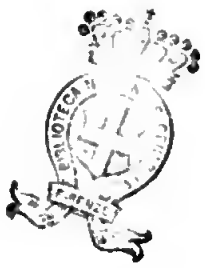
Oh ! c'est vrai ! t'as les yeux comme les lanternes de ton cabriolet... Ah bien! Clémence a joliment raison, par exemple.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE

— Tu ne sais pas ta leçon, ta tante va venir, tu seras grondé!..

— Ah! oui! ma tante... elle est avec la grosse femme pour les cheveux... Vous ne savez pas comme c'est long à ôter, vous, ce qu'on met dans les cheveux à ma tante pour qu'ils soient noirs après...



Après dîner, Maman, n'est-ce pas? (j'ai été bien sage) nous irons chez mon bon ami.

Digitized by Google

— Adieu, Madame, à bientôt, puisque vous permettez que je vienne ainsi vous ennuyer quelquefois.

— Oh! Monsieur, vous ne m'ennuyez jamais.

— Si, Maman, tu as dit, l'autre jour, qu'il était ennuyeux.

— C'est pas vrai!.. O bien! maman, voilà monsieur Georges qui ment encore!.. Maman a dit qu'il était bête et ennuyeux. — Voilà.

GAVARNI.

ŒUVRES CHOISIES

TRADUCTION

EN LANGUE VULGAIRE.

J. HETZEL.

1845

Digitized by Google

TRADUCTION EN LANGUE VULGAIRE.

Si l'on en croit les savants (et mieux vaut les croire que de devenir savant à son tour), les langues de la haute antiquité avaient toutes deux faces. L'une, réservée aux oreilles de pierre des dieux et aux arcanes de la science, se nommait la parole sarrée. Quant à l'autre idiome, comme il ne servait, dans la vie, qu'à l'amour, à la poésie, aux arts, au travail, et qu'enfin il n'était compris que de tout le monde, on le traitait de patois de peu, autrement dit de langage vulgaire.

Cette existence d'une langue double, sur les rouins mêmes de l'âge d'or, démontre victorieusement l'éternel besoin de la duplicité pour la parole humaine. Mais, ceci reconnu, qu'on nous laisse une bonne fois en paix avec la prétendue supériorité de ces temps trop vantés. — Cacher le néant de la science sous des mots mystérieux ; se servir de deux langues pour tromper les sots, ne voilà-t-il pas une dissimulation bien habile? — Triste! triste! triste! comme dit Shakspeare, dont le sublime génie consiste souvent à répéter trois fois de suite la même chose. — Au lieu de cette sotte vénération rétrospective, pourquoi donc ne pas reconnaître plutôt l'extrême adresse des savants de nos jours? Pour s'exprimer en apparence dans un langage connu, sont-ils plus intelligibles que les hiérophantes d'Eleusis ou les mages de Chaldée? Certes non, et le respect qu'on a pour eux le témoigne hautement. Pourquoi ne pas admirer avec quelle grâce merveilleuse la langue française surtout sait se prêter aux exigences de la pensée, sans pour cela se séparer de la franchise? Loin d'avoir besoin de se réfugier dans le mythe, quand elle veut n'être pas comprise, elle est tout à la fois claire à plaisir ou embrouillée en diable sans qu'il y paraisse le moins du monde. Pleine de bonhomie dans sa finesse, souple comme une couleuvre, et rusée comme une vieille maîtresse, elle sait à ravir dire oui et non avec les mêmes mots, la même voix et le même sourire.—Et qu'on ne crie pas à la tromperie, car elle ne prend jamais ses dupes en traître, et leur dit toujours, dans sa loyauté : *Il faut savoir ce que parler veut dire*. Après cela, tant pis

pour ceux qui ont des oreilles pour ne pas entendre, et un esprit pour ne pas deviner

Et cependant, écoutez les dignes gens qui s'intitulent moralistes. Dès qu'il s'agit du monde et de son langage, les voilà qui gémissent comme Job sur cette abomination de la désolation. A les entendre, l'hypocrisie dicte seule tous nos discours, et chaque salon est un antre de calomnie peuplé de femmes sans cœur et d'hommes sans probité. Puis, à la fin de ces malédictions, l'*antique franchise* remonte toujours au ciel, en se voilant la face de ses deux vieilles mains.

Alors, bonne ascension !

Toutefois, avant d'insulter ainsi tout le monde, sous prétexte de vertu, il serait peut-être convenable de bien voir si l'on a raison.

Par exemple, prenons *Oronte*, — c'est un nom fort aimé de messieurs les moralistes — *Oronte*, disent-ils, fait des protestations d'amitié à tout venant. Il ne vous connaît que d'hier, et déjà son plus grand bonheur serait de vous être utile. Si jamais quelques ennuis vous survenaient, comptez sur lui ; sa bourse et son crédit sont toujours à votre service. N'allez pas surtout vous adresser à d'autres, car il ne vous le pardonnerait de sa vie. Après quoi *Oronte* vous quitte avec un serrement de main expressif, pour aller conter la même chose au premier venu qu'il rencontrera. — Là-dessus, les moralistes se mettent à dire pis que pendre d'*Oronte* pendant quatre ou cinq pages, parce qu'*Oronte* n'oblige jamais personne. — Mais, de bonne foi, pour tout homme sachant traduire de belles promesses en *langue vulgaire*, il est évident que, dans la pensée d'*Oronte*, ses paroles signifient simplement : *Bonjour*, ou *Comment vous portez-vous?* Si donc vous avez la sottise de faire fonds sur de pareils propos, vous méritez parfaitement qu'*Oronte* vous reçoive comme si vous exigiez qu'il nettoyât vos bottes, par la raison qu'il se sera dit, au bas d'une lettre, votre très-humble serviteur.

Quand on pense que, pour n'être jamais dupe, il ne s'agit que d'interpréter ainsi tous les sentiments généreux, n'est-il pas fort étrange de voir encore tant de gens se plaindre d'avoir été trompés?

Certains misanthropes prétendent, il est vrai, qu'il serait peut-être plus simple de ne dire que la vérité. Bien qu'en apparence cette proposition ne paraisse pas complétement dénuée de sens, elle n'en est pas moins, en réalité, la plus injuste et la plus insociale des utopies. Comment! une fois collé

sur une pensée, un mot ne pourrait plus servir à exprimer la pensée contraire? Mais alors, adieu la finesse, adieu la grâce, adieu la coquetterie, adieu tout ce qui compose enfin l'ironie et la médisance, c'est-à dire l'esprit et la conversation. — Rien que cela. — Autant vaudrait, vraiment, déclarer tout de suite l'égalité parfaite entre les imbéciles et les hommes d'esprit

Et toi, sainte amitié, toi dont toute la douceur résulte d'un échange de railleries intimes voilées de phrases pleines de cœur, que deviendrais-tu sous le règne d'une parole si rigoureuse? Hélas! tu disparaîtrais bientôt de la terre, avec tout ce qui fait le charme du langage et la consolation de la vie.

Non, ne calomnions pas le langage à deux lames: car, s'il sert parfois à la fausseté blâmable, il est plus souvent encore plein d'adorables délicatesses. Grâce à lui, on peut toujours exprimer une opinion sévère sans blesser personne, et pourtant, sans que personne puisse s'y méprendre Ainsi, votre meilleur ami vient de faire un livre ennuyeux comme une belle tragédie, et un soir, en plein salon, on vous demande votre opinion sur cet ouvrage. Vous répondez : *C'est un livre fort bien écrit*. Chacun sait ce que cette phrase polie renferme de bâillements, et votre ami lui-même ne peut pas s'en fâcher.—Il en est de même des *jeunes filles bien faites*. Dès que le signalement prélude de cette façon, on voit tout de suite leur peu de beauté. Pour celles qui possèdent *un charmant caractère*, estimez-les sans les regarder, car c'est là l'expression consacrée à l'idéal de la laideur.—Mais voyez un peu le grand mal! et qui peut donc jamais être trompé par ces euphémismes de bon goût? — Quand, en vous parlant d'un homme qui n'a pas l'esprit *très-vif*, on ajoute qu'en revanche il est *plein de bon sens*, avez-vous besoin d'entendre ce monsieur, pour savoir qu'il est complètement stupide, et qu'à la première occasion il vous dira que Napoléon était AMBITIEUX? Et les femmes qui vous aiment *d'amitié*, et les amis qui vous parlent de leurs *pertes d'argent*, lorsqu'ils vous supposent besoigneux! Comprendrait-on mieux, si les unes vous avouaient que vous leur êtes insupportable, et si les seconds vous avertissaient de ne pas compter sur eux? Non, cela est plus honnête, mais c'est tout aussi clair. — Et que faut-il d'ailleurs pour lire à cœur ouvert dans ces paroles fermées? Méditer seulement un vieux proverbe qui résume toutes les *traductions en langue vulgaire :*

A BON ENTENDEUR, SALUT

LAURENT-JAN

Mon aimable ami
J'éprouve à ma tour une contrariété
assez vive. J'ai prêté ma signature
à ma sœur qui prend en ce moment
les eaux à Spa. Elle a étourdiment
oublié de me laisser les fonds d'un
billet de 400 f qu'on me présente
aujourd'hui. . . . . .
Fanny B.

Livré à Mr le Marquis de Coquerdin

huit jours de la félicité la plus
pure, garantie, prix net 100 ,,
Pour acquit
F. Beaupertuis

Par Gavarni

Gravé par Baulant.

Digitized by Google

On oublie trop aujourd'hui que les jeunes personnes doivent être mères de famille un jour, et on les élève comme des chanteuses d'opéra!.. Je suis mère, Coquardeau, et vaine de mon enfant autant qu'on peut l'être!.. pourtant je n'ai pas élevé ma fille pour moi, oh non! mais pour l'honnête homme à qui je la donnerai.. et dont mon Aglaé fera le bonheur!..

On désire placer une demoiselle de 19 ans, sachant parfaitement lire et écrire, l'arithmétique, et entretenir le linge. Elle ferait, au besoin, un peu de cuisine (Affranchir)

FIRENZE

... Marie, vous devenez d'une jalousie insupportable !... c'est une inquisition ! ... il n'y a vraiment pas moyen de tenir à des choses pareilles ... je ne pourrai bientôt plus faire un pas !.. dire un mot !.. J'ai certainement beaucoup d'attachement pour toi, Marie, certainement ! .. mais.

ON DEMANDE

un

REMPLAÇANT.

Par Gavarni — Gravé par Rouget.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

Oui, mon cher baron, l'indépendance est certainement une chose précieuse ! mais ne trouvez-vous pas qu'il est dans la vie de ces moments où le cœur éprouve on ne sait quel vague besoin d'émotions intimes que ne satisfont jamais les vains plaisirs du monde? .

On offre des actions dans une entreprise en plein rapport. — Beau dividende !

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

« Anatole ! anatole ! voici trois jours que je ne vous ai vu ; trois jours ! mon ame bien aimé venez ce soir à l'opéra, je veux vous dire où nous pourrons nous voir demain.....

ORDRE DE SERVICE.

M. Anatole, demeurant rue , N° , se rendra, le 24 août, à 9 heures précises du soir, à l'opéra, en grande TENUE Noire, pour aller de là monter sa garde au poste qui lui sera désigné.

A Paris, le 24 août 1840

OBSERVATIONS. Le service est personnel; ne peuvent se faire remplacer que le père par le fils, le frère par le frère, l'oncle par le neveu, le cousin par le cousin, l'ami par l'ami, et cætera; et réciproquement.

Par Gavarni — Gravé par Soyer.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

Digitized by Google

GAVARNI.

ŒUVRES CHOISIES

LES

LORETTES.

Origine de la Lorette.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE

J. HETZEL.

1845

Digitized by Google

LES LORETTES.

En abordant cet intéressant sujet, nous sommes arrêté par une question de linguistique et d'étymologie. Ouvrez tous les dictionnaires, les bons et les mauvais, celui de l'Académie, celui de Restaut, celui de Boiste, celui de Wailly, voire celui de Napoléon Landais, à la lettre L, et parcourez du haut en bas leurs colonnes, et vous n'y trouverez pas le vocable *Lorette*.

C'est peut-être le plus jeune mot de la langue française ; il a cinq ans à l'heure qu'il est, ni plus ni moins, l'âge des constructions qui s'étendent derrière Notre-Dame-de Lorette, depuis la rue Saint-Lazare jusqu'à la place Bréda, naguère encore à l'état de terrain vague, maintenant entourée de belles façades en pierre de taille, ornées de sculptures.

Ces maisons, à peine achevées, furent louées à bas prix, souvent à la seule condition de garnir les fenêtres de rideaux, pour simuler la population qui manquait encore à ce quartier naissant, à de jeunes filles peu soucieuses de l'humidité des murailles, et comptant, pour les sécher, sur les flammes et les soupirs de galants de tout âge et de toute fortune. Ces locataires d'un nouveau genre, calorifères économiques à l'usage des bâtisses récentes, reçurent dans l'origine, des propriétaires peu reconnaissants, le surnom disgracieux, mais énergique, d'*essuyeuses de plâtres*. L'appartement assaini, on donnait congé à la pauvre créature, qui peut-être y avait échangé sa fraîcheur contre des *fraîcheurs*.

A force d'entendre répondre « rue Notre-Dame-de-Lorette » à la question « où demeurez-vous, où allons-nous ? » si naturelle à la fin d'un bal public, ou à la sortie d'un petit théâtre, l'idée est sans doute venue à quelque grand philosophe, sans prétention, de transporter, par un hypallage hardi, le nom du quartier à la personne, et le mot Lorette a été trouvé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a été lithographié pour la première fois par Gavarni.

dans les légendes de ses charmants croquis, et imprimé par Nestor Roqueplan dans ses nouvelles à la main.

Maintenant que nous voilà fixé sur cette étymologie, qui aurait bien pu devenir peu lucide dans deux mille ans, et comme dit Nicolas Boileau Despréaux :

Aux Saumaises futurs préparer des tortures,

passons à la définition de la Lorette, car la chose est nouvelle comme le mot. — La Lorette n'est ni une grisette ni une femme entretenue. La grisette se perd, elle n'existe guère plus que dans les romans de M. de Kock, où elle continue à faire des crêpes, à manger des marrons et à boire du cidre, pour l'édification des duchesses étrangères qui étudient les mœurs françaises. — Une profonde différence sépare la grisette de la Lorette. La grisette a un état quelconque, elle est couturière, chamarreuse, brodeuse, etc., etc. Elle travaille toute la semaine, et ne donne au plaisir qu'un jour sur sept : grâce au modique revenu que lui crée son aiguille, elle conserve son libre arbitre et son indépendance. Son amoureux ne peut lui faire accepter qu'une robe, un souper ou quelque bagatelle analogue; mais elle se nourrit elle-même, le plus souvent, de radis, de lait et de pommes crues, et professe pour les cadeaux en argent monnayé une vertueuse aversion. La Lorette, comme le lis dont parle l'Écriture, *ne file pas et ne travaille pas;* elle a emprunté, sans le savoir, cette magnifique devise à la légende héraldique du pavillon de France. La servitude de la femme entretenue, proprement dite, répugne également à son caractère inégal et fantasque; elle aime mieux courir les chances d'aventures compliquées et d'amours multiples. Ordinairement, fille de portier, la Lorette a eu d'abord pour ambition d'être chanteuse, danseuse ou comédienne; elle a dans son bas-âge tapoté quelque peu de piano, épelé les premières pages de solfége, fait quelques pliés dans une classe de danse, et déclamé une scène de tragédie avec sa mère, qui lui donnait la réplique, lunettes sur le nez. Quelques-unes ont été plus ou moins choristes, figurantes ou marcheuses à l'Opéra; elles ont toutes manqué d'être premiers sujets. Cela a tenu, disent-elles, aux manœuvres d'un amant évincé ou rebuté; mais elles s'en moquent. Pour chanter, il faudrait se priver de fumer des cigares Régalia et de boire du vin de Champagne dans des verres plus grands que nature, et l'on ne pour-

cait, le soir, faire vis-à-vis à la reine Pomaré au bal Mabile pour une polka, mazurka ou fratteska, si l'on avait fait dans la journée les deux mille battements nécessaires pour se tenir le cou-de-pied frais. La Lorette a souvent équipage, ou tout au moins voiture au mois. — Parfois aussi elle n'a que des bottines suspectes, à semelles feuilletées qui sourient à l'asphalte avec une gaieté interrogative Un jour elle nourrit son chien de blanc-manger ; l'autre, elle n'a pas de quoi avoir du pain, alors elle achète de la pâte d'amandes Elle peut se passer du nécessaire, mais non du superflu. Plus capable de caprices que la femme entretenue, moins capable d'amour que la grisette, la Lorette a compris son temps, et l'amuse comme il veut l'être ; son esprit est un composé de l argot du théâtre, du jokey-club et de l'atelier. Gavarni lui a prêté beaucoup de mots, mais elle en a dit quelques-uns. Des moralistes, même peu sévères, la trouveraient corrompue, et pourtant, chose étrange! elle a, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'innocence du vice. Sa conduite lui semble la plus naturelle du monde ; elle trouve tout simple d'avoir une collection d'Arthurs et de tromper des protecteurs à crâne beurre frais, à gilet blanc. Elle les regarde comme une espèce faite pour solder les factures imaginaires et les lettres de change fantastiques : c'est ainsi qu'elle vit, insouciante, pleine de foi dans sa beauté, attendant une invasion de boyards, un débarquement de lords chargés de roubles et de guinées. — Quelques-unes font porter, de temps à autre, par leur cuisinière, cent sous à la caisse d'épargne ; mais cela est traité généralement de petitesse et de précaution injurieuse à la Providence

La Lorette ne peut pas avoir moins de quinze ans au-dessous elle rentre dans la catégorie des rats), ni plus de vingt-neuf ans. — Que deviennent-elles passé cet âge? C'est une grave question et qui n'a jamais pu être résolue d'une manière satisfaisante. Que deviennent les fusées après le feu d'artifice? Que deviennent les bouquets de la veille, les toilettes de bal, quand la fête est finie ? Que devient tout ce qui brille, s'épanouit et disparaît. — Il est probable, pourtant, que celles qui n'épousent pas de princes étrangers reviennent à leur point de départ, c'est-à-dire, à la loge du portier, et font des ménages dans leurs vieux jours.

THÉOPHILE GAUTIER

— Enchanté, M'sieu, de l'honneur de vous voir!
— Et la santé, Mossieu, comment va-t-elle?
— Mais... pas mal... Et vous?

FIRENZE

— Je vous garde un coupon pour Chantereine, jeudi, mon petit Charles : je joue la « Fille d'honneur »
— Ça sera drôle !
— Tous mes amis viennent
— Ça sera plein !

Par Gavarni

Gravé par Lemaire

Mon adoré, dis-moi ton petit nom.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

— Avoir perdu ses plus belles années, tout ce qu'on avait d'illusion, de simplicité de cœur; jeunesse! avenir!.. et tout!..

— Pour un crapaud comme ça!.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

— Cré chien! Loise, t'as là une casquette.....
— Un peu chouette!

Digitized by Google

Digitized by Google

— T'as bien tort, va, ma fille, de laisser ta petite te parler comme ça!..
Dis . Grand'mère, tu nous embêtes !

Digitized by Google

Digitized by Google

Mon petit homme, faut être raisonnable... c'est mon parrain qui veut absolument me faire un sort dans son bien des Bouches-du-Rhône, pour l'éducation de sa petite. Je vas te laisser la mienne..

Par Gavarni

Gravé par Barray

Digitized by Google

Madame !... madame !.. un billet de bal pour un baiser de vous. Madame !. moins cher qu'au bureau !

— Un petit jeune homme qui avait l'air si sentimental!
— Oui, . sentimental comme un bilboquet . . et ça vous fiche des coups.
— Ça, c'est peu drôle.

Digitized by Google

Dis donc ! ce voleur de bric-à-brac qui voulait reprendre mes Souvenirs et mes Regrets pour quatre livres dix sous. .. vieux Mardochée !

Digitized by Google

— As-tu jamais vu ! Elodie Charnu qui ne vous regarde pas les camarades depuis qu'elle a trouvé un serin de Mosieu pour se marier !.. ça fait des manières et ça a dansé dans les chœurs, je vous demande un peu, une porte-maillot comme ça !...

— Et qui en avait vu ! des cavalcades ! . . .

Digitized by Google

— Tu seras marraine. ...

— Comment ! encore un ? ..... quelle enceinte continue !

Digitized by Google

— Voilà mon petit Emile qui venait dîner avec moi, juge un peu ! et moi qui soupe avec Mosieu chose . un gros comme çà !

— Bête ! on dîne avec le gros et on soupe avec le petit

Par Gavarni Gravé par Castan.

Digitized by Google

FIRENZE

— T'en es donc bien coiffée, du petit?

— Tais-toi donc! voilà trois semaines..... c'était le jour de la Saint-Médard, un mardi ma chère... il m'a plu tout de suite.

— Ah! bien, t'en as pas fini avec cet Henri-là... il a plu le jour de la Saint Médard : t'en as au moins pour quarante jours.

« Paris, le 26 Octobre 1841.

— « Au premier Janvier prochain, je payerai à l'ordre de mademoiselle Beaupertuis, la « somme de trois cent deux francs soixante-quinze centimes, valeur reçue . » (en quoi? en « affection? en tendre intérêt? en dévouement?) »

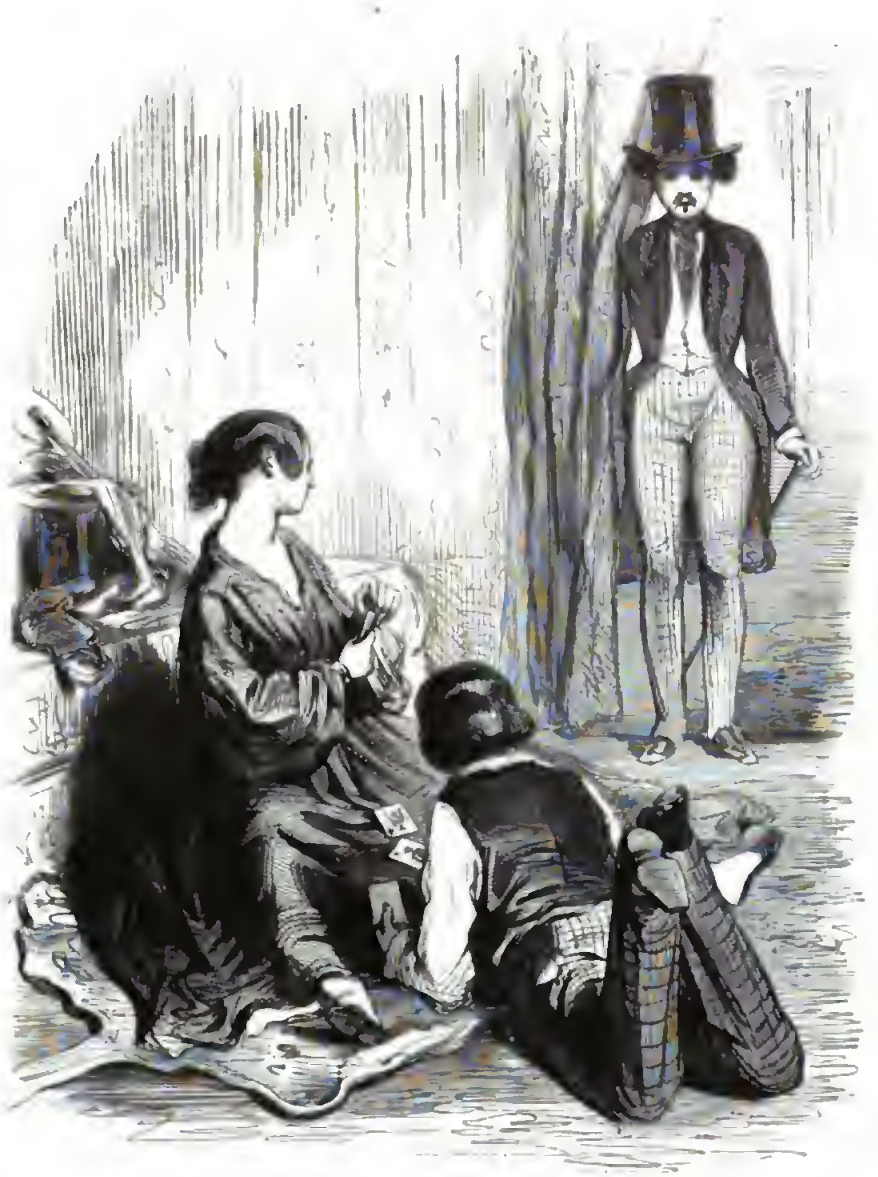
— Pas de bêtises! voyons!

— « En marchandises. »

BENJAMIN COQUARDEAU.

Le roi de trèfle en voyage : la femme brune attend un blond ..... et voici le valet de cœur : réussite !

Digitized by Google



Valet de trèfle et valet de cœur.... — Bataille!

Par Gavarni Gravé par Brevière

Digitized by Google

On fait des contes à l'actionnaire.

Par Gavarni Gravé par Grenaudier

On rend des comptes au gerant.

Digitized by Google

— J'ai eu bien du chagrin, allez! mon bon Henri, depuis que je ne vous ai vu : j'ai perdu mosieu Fortuné!

— Le père de votre petite?

— Non, Henri... son parrain!

Digitized by Google

Me souffler un amant, toi!... à moi!... oh! que tu es bien heureuse que ça n'est qu'Anatole! car si ç'avait été mon Emile, oh! quelle vénérable tripotée je vous ficherais, ma poule!

BIBLIOTECA NAZIONALE

— Ce que c'est pourtant que nos sentiments!... sais-tu que faut convenir que c'est bien farce, Minette, quand on examine ça!...

— ... Une forêt de Bondy, quoi!...

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

Digitized by Google

Je vous dis, moi, que ça n'est pas à votre général, qui a des pieds à dormir debout, parce que je viens de voir son cabriolet à la Bourse!.. et que c'est à Alfred ces éperons-là!.. et que vous êtes une bête à deux fins, miss Anna!..

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

— Mame Nonne!

— Heim?

— Y a quarante ans, je croquais les pommes vertes et je n'haïssais pas les femmes mûres.

— Après...

— Après?... quand j'ai aimé les pommes mûres, j'ai aimé les femmes vertes

— Vieux passonné!... allez donc manger vos pommes cuites!

Par Gavarni. Gravé par Bovinet.

Digitized by Google

Digitized by Google

RONDE-MAJOR

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

GAVARNI.

ŒUVRES CHOISIES

LES

ACTRICES.

J. HETZEL.

1843

LES ACTRICES.

Idées souriantes ou praderie envieuse, que de contraires interprétations soulève cette parole

C'est une actrice!

Pour tout jeune homme, ce mot entre-bâille la porte d'un paradis sans arbre défendu. Laissez courir son imagination, et, à travers mille images gracieuses, elle se frayera sans broncher son chemin vers l'espérance. Il en restera là, il est vrai; mais à quoi bon tenter ce que l'on se plaît à croire si facile? — Du reste, si une actrice n'est pas notre premier amour à tous, c'est à coup sûr notre première ambition et le rêve le plus assidu de notre jeunesse. — Une actrice! — En cherchant bien dans la mémoire de son cœur, chacun doit se rappeler avec quelle émotion étrange, cachée sous un petit air vainqueur, il prononçait ce mot. — Et cependant, en fin de compte, on ne sait guère ce que l'on aime. Est-ce la femme ou le rôle? Est-ce Ophélia, Marinette, Clélie, ou mademoiselle Florval? Mais qu'importe après tout! Cela dure tant qu'on peut, comme toutes les chimères heureuses. Puis, un beau jour, vous rencontrez votre idole en femme, et donnant le bras à un lourdaud qu'elle a cru riche, ou à un sot qu'elle croit aimer, et tout est dit.

En thèse générale, pour se guérir d'une passion de théâtre, la vue de l'amant est un remède sûr.

Voulez-vous, au contraire, une traduction tout opposée à celle-ci? Parlez d'actrice devant une mère de famille. Aussitôt, le dédain factice de l'envie, déguisée en morale, se manifestera par les plus amers axiomes de la vertu ennuyée. — Mais aussi, quelle fantastique existence que la vie d'actrice, selon ces réquisitoires moins vertueux que maladroits! Que de séductions dangereuses et de ruses perfides! Que d'intrigues, de scandales et d'impudeur dans ce monde de perdition ainsi représenté! — Si bien qu'à cette chaste indignation de sa mère, toute jeune fille se prend à rêver au

monde d'amours, de coquetterie, de fleurs, de chants et de folles joies, à faire descendre un saint du ciel pour s'y damner.

Malheureusement, hélas! ce ne sont là que de trop flatteuses calomnies, et les coulisses ne sont guère moins ennuyeuses que les salons les plus amusants.

Mais, veuillez donc persuader aux honnêtes femmes que les seules femmes au monde qui ne puissent pas avoir d'intrigues, ce sont les actrices.

Essayez donc de démontrer à un jeune homme que la seule créature de Dieu qui n'ait pas le temps d'aimer, c'est une actrice.

On vous rira très-nettement au nez.

Et cependant, la vérité est là. — Pourquoi donc, vraiment, des femmes libres de toute hypocrisie comme les actrices (et c'est là, du reste, leur seule liberté); des femmes qui peuvent congédier, en souriant, l'amant de la veille en présence de l'amant du jour, se donneraient-elles la vanité gênante de l'intrigue? A quoi bon, pour elles, tromper? Et d'ailleurs, qui tromperaient-elles? Ne sait-on pas constamment le nom des heureux, et souvent même jusqu'aux raisons, chiffrées ou non, de leur bonheur? Reconnaissons donc l'extrême loyauté des actrices en fait de sentiments faux; et disons, au risque d'être vrai, qu'il y a plus d'intrigues, de ruses et de trahisons dans une *faiblesse* de femme honnête, que dans tous les accidents amoureux de la vie d'une actrice.

— Mais, s'écrieront les vieux Don Juan de théâtre, ceci n'enlève rien aux actrices de leur esprit si hardiment imagé, et si fringant à la réplique.

Et pour preuves, ils entameront le répertoire des vieilles saillies que ces dames se transmettent depuis Sophie Arnould. — Sur quoi nous les arrêterons net. — Ah! mon Dieu, oui. — Car, en fait de bons mots, ceux qu'on répète n'ont jamais été dits. Ce sont choses qui se font à loisir comme les dévouements historiques et les dernières paroles des grands hommes. — Toutefois, méconnaître une certaine verve chez les actrices serait une injustice au rebours; mais pourtant, écoutez-les bien, et vous verrez que le plus clair de leur esprit consiste, peut-être, à oser dire avec des jupons ce qui, d'ordinaire, ne se prononce qu'avec des culottes (*vieux style*).

Non, les actrices ne sont ni plus coquettes, ni plus trompeuses que les autres femmes: non, elles ne ressemblent en rien à ces joyeuses Madeleines sans repentir, à ces Armides voluptueuses et perfides, à ces sirènes sans

queue de poisson, créées à leur intention par la terreur des familles et par la vanité des gros protecteurs de cinquante ans. — Et c'est grand dommage ! — Il serait vraiment désirable de pouvoir se désennuyer parfois des bonheurs respectables, auprès de créatures aussi adorablement perverses, — si elles existaient ! — Mais s'il est, au contraire, une carrière prosaïque et cerclée d'ennuis pour une femme, c'est celle du théâtre. Vous parlez de liberté : quel esclave est donc rivé à une chaîne aussi courte que celle qui attache l'actrice au public ? Et que de maîtres sans compter le public ! L'actrice doit plaire et sourire à tous, heureuse encore quand il ne lui en coûte qu'un sourire ! Aussi fait-elle, avec raison, payer son esclavage le plus chèrement possible. Son insouciance pour la fortune consiste à vendre son talent au plus haut enchérisseur, et sa légèreté ne l'entraîne jamais à faire que des folies d'un excellent rapport. — Sans parler de la cause de leur beauté, qu'elles plaident chaque soir devant la rampe, les actrices poussent souvent l'amour de la justice jusqu'à plaider à tout propos, et signent toujours, dans leur désintéressement, moins de billets doux que de papiers timbrés. Loin d'être folles et dissipées, les actrices sont donc de fort sensées personnes, plus occupées de leurs intérêts que de leurs plaisirs, et moins jalouses de leurs plus belles amours que de leur moindre rôle. On en voit même qui savent placer leurs caprices avec une prévoyance aussi sage que celle des mères quand il s'agit d'établir leurs enfants. Excellents garçons, du reste, avec leurs amis, et d'un dévouement à toute épreuve pour leurs camarades — laides, — les actrices sont surtout d'une bonté touchante pour celles de leurs rivales qui ne réussissent pas. Nulle différence bien sensible n'existe donc, comme on voit, entre les actrices et les autres femmes. Et comment, d'ailleurs, en serait-il autrement ? La comédie serait-elle chose si étrangère aux femmes, que la jouer en public fût une raison de changement pour elles ? Nous le croyons peu. Aussi déclarons-nous que les actrices sont tout simplement de charmantes femmes, — quand elles sont charmantes.

Et maintenant, libre à vous de penser, si bon vous semble, que toutes les femmes sont plus sûrement encore de charmantes actrices.

Un Directeur de théâtre.

AU PETIT LEVER.

1re Feuilleton. — Il est impossible de montrer plus d'esprit, plus de gaieté, plus de finesse que ne le fait madame Polydor dans le rôle de Suzette; il est impossible d'être plus gentille et mieux tournée.

2e Feuilleton. — Décidément, madame Polydor se montre de plus en plus insignifiante dans le rôle de Suzette

3e Feuilleton. — Etc., etc., etc. etc.

Par Gavarni Gravé par Lavignac

Digitized by Google

— Un rôle charmant.

— Quoi?

— Un tambour.

— Encore? mais, auteur de mes maux, vous ne pouvez donc rien faire sans tambours ni trompettes!

Digitized by Google

Digitized by Google

J'avais demandé un petit chapeau... mais votre patron n'en fait jamais qu'à sa tête!

Par Gavarni Gravé par Tassaert

Digitized by Google

Voilà M. Granger qui apporte le bancal à Madame. Il y a aussi un chasseur qui apporte un bouquet et un billet, le bouquet ne sent rien, mais le billet sent bon.

LE ROLE.

« Vous : les flots de la mer inhumaine n'ont rien laissé pour nous sur le sable. Le vent meurtrier du désert a passé sur l'arbre du voyageur, dont la branche, hélas ! est stérile... Hélas ! mes yeux ont en vain cherché les grains nourriciers dans l'herbe odorante que l'ouragan a fauchée, et dans les nids abandonnés les petits des oiseaux du rivage !... O ma mère — ma mère !... j'ai faim ! »

— Eh bien, v'là ton café, T'tune.

Digitized by Google

Digitized by Google

« . . . . . A l'heure du danger,
Mes sœurs, mes faibles sœurs, sans défense on nous laisse !
Eh ! comment pourrions-nous sauver notre jeunesse
Et nos foyers qu'on livre à l'or de l'étranger ? »

Digitized by Google

L'ETUDE.

« Te voilà donc enfin, monstre souillé de crimes! »

Digitized by Google

Ah ! Seigneur, protégez une vierge chrétienne.

Par Gavarni Gravé par Rouget

Digitized by Google

— Nous soupons chez Véry, Chozikof et moi, avec Mlle Beaupertuis... Viendrez-vous, ma charmante?

— Votre proposition, Monsieur le comte, est de nature à compromettre gravement les intérêts de notre fidèle alliée l'Angleterre... Toutefois nous y réfléchirons, mais, quoi que nous ayons résolu, nous garderons le secret à la Russie; nous vous en donnons, Monsieur le comte, notre parole royale.

Par Gavarni. Gravé par Brevière.

Digitized by Google

Digitized by Google

Madame Charmant, vous avez dit votre scène du pavillon comme un ange : c'est parfait ! mais ne montez pas l'escalier si vite : faut laisser à sir Arthur le temps de se tuer.

Digitized by Google

— Ici, c'est la route au fond de la vallée, et me voilà dans ma berline, dont l'essieu se brise à vingt pas de ton châlet.

— Ça n'est pas vrai; c'est le sommet de la montagne, puisque je viens de traire mes blanches brebis, et que je cueille des fraises pour ton déjeuner

ŒUVRES CHOISIES DE GAVARNI.

GAVARNI. — INTRODUCTION PAR THÉOPHILE GAUTIER

LES ENFANTS TERRIBLES. — NOTICE PAR THÉOPHILE GAUTIER

Petit chérubin, j'ai apporté du bonbon pour vous.	Tarisier.
Qu'est-ce donc qui l'a inventée la poudre?	Gesban.
Ma tante Amélie le dit que t'es bien gentil.	Brevière.
Maman, c'est monsieu... tu sais? ce m'sieu qui a ce nez.	Baulant.
N'est-ce pas, mère, que c'est bien vilain de dire : Vous m'embêtez?	Gesman.
Ma bonne bisque, va, m'man, de se lever comme ça de bonne heure. . . .	Caqué.
M. Albert? c'est un monsieur du jardin des plantes.	Gaucbard.
N'est-ce pas, maman, que le petit peigne à moustaches...	Loiseau.
Le spectacle, était-ce bien? et a-t-il été raisonnable Lolo?	Leblanc.
N'est-ce pas, monsieu Prud'homme, qu'il ne faut pas mentir?	Brugnot
Monsieu Belassis, moi, j'ai pas des jambes en manches de veste	Rouget.
C'est vous qu'êtes le grand sec qui vient toujours pour dîner?	Cottard.
Grand-papa s'a fiché de petite maman.	Diolot.
Quand maman aime bien petit papa	Baulant.
Je le dirai!... que t'as encore pris dans le petit pot, du rouge.	Lavieille
Mère! est-ce que c'est le crevé de ce matin?.	Lavieille.
Mais pourquoi donc, monsieur Bachu, que tu viens toujours?	Loiseau.
Maman! maman! ce monsieur du Luxembourg	Verdeil.
Tu ne sais pas, petit papa? cet animal de Maurice.	Bara et Gérard.
Si tu touches encore à la bouteille de vin muscat	Lavieille
Houp! houp! papa... Ah! mais tu ne fais pas si bien le cheval.	Gaucbard.
Papa, empêche donc Françoise de se moquer toujours de moi.	Bara et Gérard.
Ils t'ont dit de jouer tant que tu voudras dans la salle à manger?	Cantin.
La canne que papa a trouvée dans l'armoire de maman.	Lavieille.
Cette madame de Lansaint est-elle bête!	Bara et Gérard
Est-ce que c'est vrai, monsieu d'Alby, que tu couperais des bards en quatre?	Pornet.
Voyons! faites attention : Que doit-on faire quand on a péché?	Diolot.
La rose que vous avez donnée à maman? Ah! oui, oui!..	Bara et Gérard
Maman dit que vous savez tous les secrets de Polichinelle, monsieu d'Alby. . .	Caqué.
Maman a écrit à monsieu Prosper, et papa a vu la lettre.	Verdeil
Ma tante Amélie qui disait l'autre jour à maman qu'elle t'en ferait voir .	Leblanc.
J'ai assez vu mon cousin, moi; m'man, viens-tu-t'en?	Tarisier
Un petit de la pension qui disait que t'étais renégat.	Lavieille.
Dis donc, Miroux... dis donc, Miroux de quoi donc que madame Miroux ..	Lavieille.
Petit amour, comment s'appelle madame votre maman?	Regnault.
Oh! c'est vrai! t'as les yeux comme les lanternes de ton cabriolet. . .	Diolot.
Tu ne sais pas ta leçon; ta tante va venir : tu seras grondé!	Cottard.
Après dîner, maman, n'est-ce pas? J'ai été bien sage	Verdeil.
Adieu, madame, à bientôt, puisque vous permettez.	Montignibel.

TRADUCTION EN LANGUE VULGAIRE. — NOTICE PAR LAURENT JAN.

Mon aimable ami, j'éprouve ce matin une contrariété	BAULANT.
On oublie trop aujourd'hui	PIAUD.
Marie, vous devenez d'une jalousie insupportable!	ROUGET.
Oui, mon cher baron, l'indépendance est certainement une chose précieuse.	BAUGNOT.
Anatole! Anatole! voici trois jours	SOYER.

LES LORETTES. — NOTICE PAR THÉOPHILE GAUTIER.

Enchanté, m'sieu, de l'honneur de vous voir!	LAVIEILLE.
Je vous garde un coupon pour Chantereine, jeudi, mon petit Charles.	LEBLANC.
Mon adoré, dis-moi ton petit nom.	BABA et GÉRARD.
Avoir perdu ses plus belles années!	BRUNIÈRE.
Cré chien! Loïse, t'as là une casquette.	VERDEIL.
T'as bien tort, va, ma fille, de laisser ta petite te parler comme ça!	BEHLOWICH.
Mon petit homme, faut être raisonnable.	BAULANT.
Madame, madame! un billet de bal pour un baiser de vous!	BABA et GÉRARD.
Un petit jeune homme qui avait l'air si sentimental	BABA et GÉRARD.
Dis donc, ce voleur de bric-à-brac qui voulait reprendre mes souvenirs!	VERDEIL.
As-tu jamais vu! Elodie Charnue qui ne vous regarde pas les camarades!	PIAUD.
Tu seras marraine	VERDEIL.
Voilà mon petit Emile qui venait dîner avec moi.	ROUGET.
T'en es donc bien coiffée, du petit?	CASTAN.
Paris, le 26 octobre 1841.	BABA et GÉRARD.
Le roi de trèfle en voyage : la femme brune attend un blond.	ROUGET.
Valet de trèfle, et valet de cœur... Bataille!	BRUNIÈRE.
On fait des contes à l'actionnaire.	GUILLAUMOT.
On rend des comptes au gérant.	DIOLOT.
J'ai eu bien des chagrins, allez! mon bon Henri	BABA et GÉRARD.
Me souffler un amant, toi!... à moi!...	BAULANT.
Ce que c'est pourtant que nos sentiments!	LAVIEILLE.
Je vous dis, moi, que ça n'est pas à votre général	BABA et GÉRARD.
Mame Normet!	BRUNIÈRE.
Ronde-major!	BRUNIÈRE.

LES ACTRICES. — NOTICE PAR UN DIRECTEUR DE THÉATRE.

Au petit lever.	LAVIEILLE.
Un rôle charmant.	BAULANT.
J'avais demandé un petit chapeau	TAMISIER.
Voilà monsieu Granger qui apporte le bancal	LEBLANC.
Le rôle	ROUGET.
A l'heure du danger	BABA ET GÉRARD.
L'étude	LACOQUERAY.
Ah! seigneur, protégez une vierge chrétienne!	ROUGET.
Nous soupons chez Véry, Chozikof et moi.	BRUNIÈRE.
Madame Charmant, vous avez dit votre scène du pavillon.	GUILLAUMOT.
Ici c'est la route au fond de la vallée.	GUSMAN.

Paris — Typ. SCHNEIDER ET LANGRAND, rue d'Erfurth, 1

Digitized by Google

Digitized by Google